

Christianismes orientaux

Christianismes orientaux

Conférences de l'année 2014-2015

Muriel Debié



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/asr/1468>

DOI : 10.4000/asr.1468

ISSN : 1969-6329

Éditeur

Publications de l'École Pratique des Hautes Études

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2016

Pagination : 205-210

ISSN : 0183-7478

Référence électronique

Muriel Debié, « Christianismes orientaux », *Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences religieuses* [En ligne], 123 | 2016, mis en ligne le 19 juillet 2016, consulté le 19 juillet 2024. URL : <http://journals.openedition.org/asr/1468> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/asr.1468>

La construction de la place et de l'image de Jérusalem comme ville sainte des chrétiens au IV^e siècle

L'enseignement de l'année a porté essentiellement sur la construction de la place et de l'image de Jérusalem comme ville sainte des chrétiens au IV^e siècle, au travers de l'étude des textes composés sur le thème de l'invention de la Croix. Ce thème central dans la tradition syriaque se retrouve au VII^e siècle après les conquêtes arabo-musulmanes, et il s'agissait de comprendre comment la mémoire chrétienne autour de la Croix et du Golgotha s'était progressivement constituée dans les textes en grec, géorgien copte et syriaque. Aux trois Inventions de la Croix par Héléne, Protonice et Judas Cyriaque, s'ajoute celle de l'enfouissement dans les *Histoires syriaques de la Vierge*¹. Elles contribuent chacune, dans un contexte de vive polémique avec le judaïsme et de forte tonalité anti-judaïque, à créer l'image de Jérusalem comme ville au centre du monde, le Golgotha prenant la place du Mont du Temple dans cette géographie sainte en construction. L'étude de la lettre attribuée à Cyrille de Jérusalem et conservée seulement en syriaque², concernant la destruction par le feu et la tempête du Temple en cours de reconstruction du temps de l'empereur Julien, a permis de mettre en évidence l'imaginaire chrétien en référence au Temple de Jérusalem/Temple véritable qu'est le Christ. Ces textes montrent l'enjeu politico-religieux de la reconstruction du Temple juif et la dimension eschatologique qui y était associée. Les textes chrétiens font du Golgotha le centre de leur géographie sacrée en concurrence avec les tentatives juives, réelles ou fantasmées, de reconstruire le Temple. Or une telle reconstruction était perçue comme remettant en question la vérité et la supériorité du christianisme, la Jérusalem des Juifs devant rester dévastée jusqu'à la fin des temps pour être en accord avec les annonces de Jésus dans le Nouveau Testament. Ce thème de la reconstruction du Temple a émergé de nouveau au VII^e siècle (récit étudié par Bernard Flusin, « Démon et Sarrasins³ »), de nouveau comme une menace de la géographie et de l'image du christianisme vainqueur dans les lieux saints.

1. Sur ce texte voir C. NAFFAH, « Les "histoires" syriaques de la Vierge : traditions apocryphes anciennes et récentes », *Apocrypha* 20 (2009), p. 137-188.

2. S. P. BROCK, « A Letter Attributed to Cyril of Jerusalem on the Rebuilding of the Temple », *Bulletin of the School of Oriental and African Studies* 40/2 (1977), p. 267-286.

3. B. FLUSIN, « Démon et Sarrasins. L'auteur et le propos des *Diègèmala stèrìktika* d'Anastase le Sinaïte », *Travaux et Mémoires* 11 (1991), p. 381-409

La compétition pour Jérusalem, telle qu'elle apparaît dans les Apocalypses syriaques du VII^e siècle (Apocalypses du Pseudo-Méthode et du pseudo-Éphrem⁴), s'explique par la construction de la nouvelle géographie sainte qui se fait au IV^e siècle, sans doute sous l'impulsion des évêques de Jérusalem, au travers des textes tournant autour de l'Invention de la Croix et la reconstruction avortée du Temple. L'écriture de textes dits « apocryphes », mais qui sont en réalité une « matière » (selon le terme emprunté par G. MacDowell à la « matière » arthurienne des romans médiévaux d'Occident) chrétienne de l'histoire sainte, ont contribué à élever la cité en ville sainte des chrétiens, face notamment à la concurrence de Césarée comme l'avait montré Michel van Esbroek⁵. L'invention des reliques d'Étienne le proto-martyr (thèse en cours de D. Labadie⁶) va dans le même sens de la constitution d'une mémoire locale mais dont les cadres débordèrent pour atteindre une dimension universelle. Ce processus d'écriture d'une mémoire de la cité comme centre du christianisme, la Croix étant au centre du monde, est important à comprendre pour saisir les enjeux du VII^e siècle, au moment de l'occupation perse puis de la création d'une mémoire islamique d'al Quds.

Le thème de l'Invention de la Croix a été lu en lien avec les textes parlant au VII^e siècle de la prise de la Croix par les Perses puis sa restitution solennelle par Héraclius. La lecture des poèmes grecs de Georges de Pisidie⁷ a montré comment ce panégyrique construit la figure de l'empereur très chrétien restaurant le christianisme face aux Perses en puisant dans la Bible comme dans la mythologie les modèles littéraires de promotion de la figure impériale. C'est une tout autre image que déclinent les sources coptes et syriaques non chalcédoniennes. Si les sources chalcédoniennes (Georges de Pisidie, le récit de la prise de Jérusalem conservé en géorgien⁸) insistent sur le siège et la prise sanglante de la ville et présentent ensuite Héraclius comme le restaurateur de la Croix, les sources non chalcédoniennes n'évoquent quasiment pas la prise de la ville et s'intéressent surtout au départ de la Croix en Perse, plus qu'à son retour. Une distorsion des sources est à noter ici, avec des perspectives qui varient grandement selon leur lieu de composition et l'appartenance confessionnelle de leurs auteurs. Ces différents textes ont été l'occasion d'attirer l'attention sur la prudence méthodologique nécessaire dans leur appréciation et interprétation et sur la nécessité d'associer les sources appartenant à des traditions variées pour obtenir une image plus juste

4. Ps.-Méthode, *Apocalypse*, éd. et trad. G. J. REININK, *Die syrische Apokalypse des pseudo-Methodius*, Louvain 1993 (Corpus Scriptorum Christianorum Orientalium [CSCO] 540-541 – Syr. 220-221); E. BECK (éd.), *Des heiligen Ephraem des Syrers Sermones III*, Louvain 1972, p. 60-71 (CSCO 320 – Syr. 138), *Sermo 5*, avec une traduction allemande de H. SUERMANN, *Geschichtstheologische Reaktion*, p. 12-33.

5. M. VAN ESBOEK, « Hélène à Édesse et la Croix », dans G. J. REININK, A. C. KLUGKIST (éd.), *After Bardaisan: Studies on Continuity and Change in Syriac Christianity in Honour of Professor Han J.W. Drijvers*, Louvain 1999 (*Orientalia Lovaniensia Analecta* 89), p. 107-115

6. D. LABADIE, « L'invention du protomartyr Étienne : sainteté, pouvoir et controverse dans l'Antiquité (I^{er}-VI^e s.) ».

7. Carmi di Giorgio di Pisidia, éd. L. TARTAGLIA, Turin 1998 (Classici Unione Tipografico-Editrice Torinese).

8. Georges de Pisidie, *Antiochus Strategos, La prise de Jérusalem par les Perses en 614*, éd. et trad. G. GARITTE, *Georgian text and Latin translation*, 2 vol., Louvain 1960 (CSCO 202-203 – Iber. 11-12).

des événements et surtout de la manière dont ils furent perçus par les différentes communautés et groupes sociaux.

Enseignements de master

Le début de l'année a porté sur les premières formes de l'écrit syriaque telles qu'elles apparaissent dans le petit nombre de parchemins documentaires retrouvés sur l'Euphrate. Ces séances ont été l'occasion d'une part de présenter ces archives dans le contexte plus large de la papyrologie au Proche-Orient, d'autre part de présenter l'histoire de l'évolution de l'écriture syriaque telle qu'elle est acceptée par les spécialistes depuis une quinzaine d'année (F. Briquel Chatonnet, J. Healey), sans être encore beaucoup passée dans les publications plus larges. Ces documents attestent de la présence de formes de lettres de type *serto* (une forme de l'alphabet syriaque apparue dans les manuscrits seulement à partir du VIII^e siècle) dont on avait longtemps pensé qu'il s'agissait d'une dérivation secondaire de l'alphabet *estrangela*, l'écriture utilisée de manière exclusive pour copier les manuscrits jusqu'au VIII^e siècle. Certaines inscriptions, de même que la présence dans les colophons de manuscrits (y compris les plus anciens) de formes similaires de type *serto*, était venu confirmer que les lettres de type *serto*, plus informelles et cursives, étaient présentes dès les débuts de l'écriture syriaque, mais pour des usages différents de l'écriture livresque⁹. À y regarder de plus près, il apparaît que ces formes différentes de lettres sont liées à des fonctions et des affichages différents de l'écrit.

Un atelier de calligraphie syriaque, organisé avec un calligraphe ayant travaillé sur les formes les plus anciennes d'*estrangela* livresque, telles qu'on les trouve dans les plus anciens manuscrits datés syriaques du V^e et VI^e siècle, a permis de comprendre que depuis la taille du calame (non pas en biseau, comme dans d'autres traditions scribales mais en arrondi (ce qui serait le sens même d'*estrangela* qui viendrait du grec *strongulos*) jusqu'au tracé des lettres, terminées en boule, cette forme d'écriture supposait un apprentissage spécifique puisque les lettres ne peuvent être formées d'un seul geste et supposent que certains endroits soient repassés.

Cette expérience a permis de réfléchir aux conditions de transmission de l'écrit. En regardant le vocabulaire employé pour désigner les scribes des documents de la pratique (appelés *saprē*) et celui des copistes de manuscrits (appelés *katubē*), il apparaît clairement que des écoles différentes étaient à l'œuvre à Édesse pour former à des écritures différentes. Prolongeant, au-delà de la période hellénistique, la tradition archivistique araméenne, la chancellerie édessénienne associée au pouvoir royal local telle qu'elle apparaît dans les textes littéraires syriaques, formait à un type d'écrit administratif, fondé sur une écriture cursive dont les formes sont déjà celles du *serto*.

Cette tradition a profondément marqué la composition littéraire en syriaque où la *Doctrine d'Addai* par exemple, l'un des plus célèbres textes syriaques,

9. Un article sur le contexte de naissance de l'écriture arabe (« Syriac and the Arabic Script ») est en voie d'achèvement, qui reprend de manière plus détaillée ces éléments.

racontant la christianisation de la ville, se présente sur le mode d'un échange de lettres entre Jésus et le roi Abgar, par l'intermédiaire du notaire de ce dernier, l'archiviste Ḥannan. La tradition archivistique particulière de la cité édessénienne a influencé le mode de composition littéraire des textes syriaques et a été mise en avant comme moyen d'authentification littéraire des textes apocryphes. De même, les Actes des martyrs édesséniens prétendent avoir été mis par écrit dans les archives par des *exceptores*, le vocabulaire étant ici celui du système juridique romain, qui influença en syriaque, comme dans d'autres langues, la composition des Actes des martyrs. La Chronique anonyme syriaque d'Édesse jusqu'en 540¹⁰ copie le récit de l'une des inondations dramatiques que connut la cité, tel qu'il fut enregistré dans les archives royales.

Au-delà des formes de l'alphabet syriaque, cette plongée dans le mode d'écriture des archives a donc été l'occasion de découvrir l'influence de cette culture propre à Édesse (et que l'on ne retrouve nulle part ailleurs dans les cités du Proche-Orient tardo-antique) sur la littérature syriaque même. Les archives sont devenues un mode de légitimation, comme procédé littéraire cette fois, en prétendant attester de la véracité de l'écrit littéraire comme elles attestent de la légalité de l'écrit documentaire. La lecture de la fin de la *Doctrine d'Addai*, où les sauvés voient leur histoire personnelle écrite au sens propre sur leur corps, et où il est dit que lors du Jugement chacun saura lire et n'aura plus besoin de faire appel à un compagnon pour déchiffrer sa propre histoire, constitue la phase ultime de cet attachement si particulier de la tradition syriaque à l'écrit et au savoir ainsi incorporé.

L'écrit sur peau a marqué les pratiques sribales des notaires civiques et royaux, mais peut-être plus encore l'imaginaire littéraire des auteurs chrétiens. L'attachement à l'enseignement si caractéristique de la tradition syriaque s'incarne dans une conception de l'écrit héritée des pratiques archivistiques mésopotamiennes transmises sur la longue durée. Ce sont aussi les archives d'Édesse que mentionne Eusèbe de Césarée dans son *Histoire ecclésiastique* à propos de l'histoire de Jésus et d'Abgar¹¹ : c'est là qu'aurait été conservée la correspondance dont il eut connaissance. Les archives sont partie intégrante de la culture de la cité, depuis la forme des lettres cursives employées par les scribes de la chancellerie, la récupération littéraire par un procédé d'authentification pseudo-juridique et jusqu'à l'imagination eschatologique d'un salut inscrit sur la peau.

Curieusement lorsque le Père dominicain irakien qui sauva de l'avancée de Daesh des milliers de manuscrits syriaques, arméniens, yézidis et arabes parle de ces manuscrits sur parchemin et des personnes qu'il avait également emmenées, il emploie les termes de « peaux mortes » et de « peaux vivantes » pour les désigner respectivement en rappelant que les peaux ne peuvent rester vivantes, entées dans leur histoire et leur culture, que grâce aux peaux mortes qui leur transmettent cette vie intellectuelle et spirituelle des mots écrits. Ces images qu'il

10. I. GUIDI, « Chronicon Edessenum », dans *Chronica Minora*, I, Paris 1903 (CSCO 1/1), p. 1-13.

11. Eusèbe de Césarée, *Historia Ecclesiastica* I.13 ; IV.30.

emploi nous sonnent étrangement aux oreilles, mais elles sont en résonnance parfaite avec la tradition syriaque la plus ancienne¹².

L'écriture livresque telle qu'elle apparaît dans les manuscrits est le résultat d'un autre enseignement, dans d'autres écoles. Nombre de copistes des manuscrits les plus anciens se revendiquent « copistes édesséniens », quel que fût l'endroit où ils écrivirent, montrant l'existence d'une « école » édessénienne de calligraphie livresque. Encore au VI^e siècle, l'*Histoire de Maruta de Tagrit*¹³ montre comment il vint de l'empire perse se former à la calligraphie dans la montagne d'Édesse. À côté de l'école de la chancellerie formant les scribes officiels travaillant pour les archives à une écriture cursive et rapide à destination des documents (dont les documents de l'Euphrate sont un exemple, l'un ayant été écrit à Édesse), une école de calligraphie chrétienne se développa dans les monastères de la montagne d'Édesse, qui forma des générations de copistes à la belle écriture de type *estrangela* des manuscrits. Les deux types d'écriture d'affichage qui avaient été mis en évidence semblent donc correspondre aussi à deux voies différentes de formation à l'écrit pour des usages et dans des milieux différents. Alors que l'écriture livresque *estrangela* nous est bien connue par sa forme et son élégance dépouillée, la cursive documentaire qui pointe aussi dans les colophons comme écriture courante permet de mettre en évidence l'importance de la tradition archivistique dans la pratique mais aussi l'imaginaire littéraire syriaque.

12. Entretien avec le Frère Najeeb Michael, TV5 Monde, « Grand Angle », 3 avril 2015 : voir www.youtube.com/watch?v=QHNQ27cYi68 (consulté le 1^{er} juin 2016). Le P. Najeeb Michael o.p., archiviste et directeur-fondateur du Centre numérique des Manuscrits orientaux a donné de très nombreuses conférences pour attirer l'attention sur ce patrimoine à l'occasion de l'exposition *Mésopotamie, carrefour des cultures. Grandes heures des manuscrits irakiens (XIII^e-XIX^e siècle)*.

13. F. NAU (éd.), *Histoires d'Ahoudemmeh et de Marouta, métropolitains jacobites de Tagrit et de l'Orient (VI^e et VII^e siècles), suivies du traité d'Ahoudemmeh sur l'homme*, Paris 1905 (*Patrologia Orientalis* 3.1 [11]).

